

## FOCAP

### Formation continuée des Acteurs pastoraux

#### Namur- Luxembourg

#### Journées de formation – Beauraing – 5 et 6 décembre 2019

Mutation du paysage religieux et urgences pastorales

### Vendredi 6 décembre : Les urgences pastorales

Je situerai ma réflexion, certes dans la foulée de l'apport d'Olivier Servais, mais aussi et, en l'occurrence même surtout, en lien avec ce que propose le théologien jésuite Christoph Theobald dans cet important ouvrage : « Urgences pastorales du moment présent – Comprendre, partager, réformer », Ed. Bayard, 2017.

Deux mots d'abord sur cet auteur. Christoph Theobald est un jésuite français de nationalité allemande. Il a en effet préféré faire sa 'carrière' en France qu'il a découverte à 19 ans lors d'une année passée à apprendre la langue. Lorsqu'on lui demande s'il est français ou allemand, il répond plutôt : rhénan. Il est né à Cologne en 1946. Théologien et philosophe, il est aussi musicologue. Sa carrière d'enseignant se situe au centre Sèvres : histoire de la théologie moderne, le concile Vatican II en particulier, théologie systématique, théologie pratique, esthétique et un cours sur Bach. Il est rédacteur en chef de la revue *Recherches de Science Religieuse*, conseiller et auteur à *Esprit*, participe à la revue *Concilium*. Ce que Theobald apprécie en France, c'est le fait que la théologie y est plus souvent qu'en Allemagne, reliée à la vie pastorale de l'Église.

De l'abondante bibliographie de Theobald, je n'évoque que ce qui est sans doute son œuvre principale au sein d'une bibliographie très abondante : *Le christianisme comme style - Une manière de faire de la théologie en post-modernité* (Coll. *Cogitatio fidei* 260 et 261), Le Cerf, Paris, 2007. L'intuition fondamentale exprimée par le titre et le sous-titre, c'est que l'identité chrétienne ne peut pas s'exprimer seulement dans une définition dogmatique théorique. Elle s'exprime dans un *style* au sens où la foi est « inséparable d'une manière de procéder et de se situer dans l'existence » (p. 10). Ce *style* du christianisme, c'est d'abord le style ou le doigté de celui que notre théologien appelle volontiers le Nazaréen, et spécialement sa manière d'entrer en relation. Plus précisément, il s'agit de la manière dont Jésus de Nazareth engendre la foi en la vie chez ceux qu'il rencontre. Je considère que c'est là la pierre de touche de toute la réflexion théologique de Theobald : l'hospitalité ouverte de Jésus de Nazareth et la façon dont elle s'articule à sa sainteté - thème que nous retrouverons au fil de notre lecture. Si Theobald aborde le christianisme comme style, c'est parce que cela lui paraît être la manière la plus appropriée d'en rendre compte dans un contexte moderne et post-moderne où la foi se trouve de plus en plus mise à nu comme foi.

L'ouvrage qui va inspirer mes exposés qui n'en seront cependant pas une simple présentation, prend son point de départ dans la forte et étonnante invitation du Pape François à 'sortir', invitation lancée à une Église quelque peu essoufflée et fortement tentée de se replier plutôt sur ses forces plus ou moins vives. Alors que tant d'énergies pastorales sont investies en vue de la reproduction d'un modèle d'Église et même de christianisme qui est en déclin, Theobald s'empare de l'appel du Pape à une *transformation missionnaire* de l'Église. Il ajoute qu'il y a urgence, mais en précisant, et ceci est capital, que « l'urgence n'est pas déterminée par la densité affaiblie de son réseau communautaire (de l'Église), ni par le nombre de prêtres

disponibles, ni par le recul spectaculaire du christianisme en Europe, etc. L'urgence est celle qui découle de l'Évangile lui-même dont l'annonce ne souffre aucune hésitation tout en s'inscrivant dans le *moment présent (kairos)* d'un monde en mutation particulièrement 'favorable' à l'écoute de la voix de Dieu » (p. 16.17). Voilà l'hypothèse centrale de ce livre, hypothèse que j'adopte tout à fait et dont il nous faudra explorer les articulations.

## **Premier exposé :**

### **Où le diagnostic théologique du moment présent nous conduit-il ?**

Le diagnostic, c'est Olivier Servais qui nous a donné les éléments pour le faire. C'est essentiel et cela manque tellement souvent chez les acteurs pastoraux. *Urgences pastorales* commence par une partie intitulée '*S'asseoir...*' Pour un diagnostic du moment présent. Notre auteur se sert de bonnes analyses socio-historiques de ces dernières années, mais son originalité, c'est de poser clairement la question de ce que la foi et l'Église peuvent en apprendre et d'aller ainsi jusqu'à un diagnostic proprement théologique. Puisque, dans la dynamique de la sortie, « au lieu de nous crispier sur nos marqueurs catholiques d'identité, nous sommes invités, non pas à les renier, mais à les *relativiser*, afin de *rendre lisible et crédible le cœur de la foi dans une perspective missionnaire de 'sortie' vers l'autre et d'envisager la forme ecclésiale que nous donnons à notre foi en fonction de cette ouverture à tous.* » (P. 14) Il s'agit en particulier d'identifier les raisons majeures d'une certaine érosion du sens missionnaire qui a contribué à refermer sur elles-mêmes les communautés catholiques.

En fait, cet exposé ne se limitera pas au diagnostic. Je commencerai par là, mais en me centrant sur la situation spirituelle de nos sociétés. Je m'arrêterai ensuite sur la manière dont cette situation peut nous instruire. Cela aura mis en évidence la nécessité de retrouver la source proprement théologique de l'urgence missionnaire. Et puisque nous serons entrés dans cette urgence, il nous faudra bien mettre en lumière, contre tous les soupçons et les risques de prosélytisme, que l'enjeu de la mission, c'est la liberté et la vie des humains.

#### **I. La situation spirituelle de nos sociétés**

Au regard de ce qui se vit dans nos sociétés, il importe d'en percevoir ce qu'on peut appeler leur situation spirituelle et, en même temps « d'évaluer la capacité des chrétiens et de leurs Églises à mettre l'Évangile du Règne de Dieu à la disposition de tous et, s'ils ne le font plus ou peinent à la tâche, d'en comprendre les raisons » (p. 23)

##### **1. Un regard large**

Dans la dynamique de cette session, il nous faut intégrer ici le regard proposé par Olivier Servais dont je n'ai pas connaissance au moment où j'écris. Je note rapidement quelques éléments relevés par Theobald à partir de diverses approches socio-historiques.

Il y a d'abord le constat global de la sécularisation et laïcisation croissantes de nos sociétés avec, dans ce contexte une distance grandissante du catholicisme européen par rapport à son environnement culturel (exculturation). Cela comporte une complète désarticulation de ce qui a joué un rôle majeur en Europe durant des siècles : la solidarité des deux pouvoirs et ordres (temporel et spirituel). Ceci dans un contexte peu banal de perte de crédit du politique qui ne parvient plus à s'orienter dans un monde dont beaucoup d'aspects lui échappent.

Il faut relever aussi la réalité d'une importante population musulmane dont une bonne partie a une autre conception du rapport entre espace public et espace de conviction que celle qui prévaut dans nos sociétés depuis un siècle. L'extension des zones de pauvreté et l'enrichissement indécent d'un certain nombre fragilise le vivre-ensemble. Et, bien sûr l'immense défi écologique qui traverse tout le reste et en lien avec lequel de nouvelles formes de résistances voient le jour.

Je note cette conclusion : « Les religions ne sont pas menacées en leur survie par les sociétés laïques et sécularisées, mais renvoyées avec insistance à leurs propres ressources et à leur contribution au vivre-ensemble, chacune y entrant avec ses forces, mais aussi avec ses problèmes. » (p. 49)

Se trouver renvoyée à ses propres ressources, c'est notamment pour l'Église catholique, prendre la mesure de la perte de crédibilité de la foi comme telle et c'est aussi affronter plus positivement la fin de la civilisation paroissiale. Il s'agit là, selon Theobald, des deux raisons majeures de l'érosion du sens missionnaire.

## 2. La crédibilité en question

Dès les débuts de la modernité, c'est la crédibilité de la proposition chrétienne qui est en jeu. Pour une foi, la crédibilité, ce n'est quand même pas rien ! Mais de nos jours cette perte de crédibilité est devenue radicale y compris même pour pas mal de chrétiens. La vision du monde telle que la foi la présente – Dieu créateur, la chute, l'envoi du Fils, le don de l'Esprit jusqu'au retour du Seigneur – apparaît au sens propre incroyable au vu notamment de nos connaissances sur l'univers. Et c'est vrai qu'elle est toujours pour une part une construction mythique car personne n'a le dernier mot sur ces questions immenses, mais elle rend compte de la manière dont Dieu vient à nous en Jésus et nous ouvre une destinée avec lui. Or, cela, cette relation à Dieu qui est le cœur de l'expérience de foi, est devenu pour beaucoup non crédible au même titre que la vision globale.

On ne jette pas pour autant tout le christianisme, on le 'recycle' si je puis dire en système de valeurs pour lequel un certain nombre de personnes garde une estime. Pas mal de personnes qui se disent et se veulent chrétiennes s'expriment comme cela lorsqu'elles disent pourquoi elles croient, pourquoi elles se marient à l'Église, pourquoi elles font baptiser leurs enfants... C'est tout à fait respectable, mais ce n'est pas le cœur de l'expérience chrétienne qui est profondément mystique et théologique. Plus largement, dans la société, même des non-croyants considèrent que le christianisme a encore quelque chose à apporter au vivre ensemble par ses rites, son patrimoine culturel ... Il ne s'agit pas de mépriser cette approche, mais il faut demeurer conscient qu'elle fait l'impasse sur ce qui est le plus central et fondateur dans le christianisme. Elle tend à ne considérer le christianisme comme recevable que dans la mesure où on en laisse la dimension la plus constitutive : la vie nouvelle qui s'offre à celui que le Christ rencontre. On le retraite, dit Theobald.

Dans cette situation, on trouve beaucoup de catho's nostalgiques qui voudraient, mais qui n'espèrent plus, que la situation d'avant revienne ; on rencontre aussi des catholiques qui se replient dans une contre-culture notamment en ce qui concerne la façon de vivre la famille et de transmettre la foi. En fait, la foi n'est pas faite pour être vécue dans la nostalgie d'un passé où tout le monde, soi-disant, était chrétien et allait à la messe (ce qui, en fait, n'est pas vrai). Elle n'est pas faite non plus pour être vécue entre soi autour de façons de vivre identiques et réputées catholiques. Elle est faite pour être vécue au large dans le monde tel qu'il est. C'est l'enjeu de la sortie, une sortie qui trouve ses racines dans la sortie de Dieu lui-même.

Rendre davantage crédible l'Évangile en sa théogalité demande sans doute de repartir de ce que suscite dans une vie la rencontre de Dieu en Jésus Christ pour ouvrir à la crédibilité de cette relation d'alliance. Il s'agit de remonter de l'expérience de l'humanisation que permet cette relation, expérience qui est celle de la sainteté, vers la vision plus globale (Je pense là à ce que suggère A. Gesché à propos du titre de Fils de Dieu attribué à Jésus. Il ne serait pas né d'une volonté de l'honorer ou même de dire quelque chose sur lui, mais de l'expérience que font les chrétiens, grâce à Jésus, d'un nouveau et inouï rapport à Dieu qui les fait vivre *saintement*.)

### 3. La fin de la civilisation paroissiale

Cela touche à la façon dont l'Église s'est déployée dans nos régions depuis au moins mille ans. La mise en place progressive du quadrillage paroissial n'est pas seulement une affaire d'Église, il est lié à toute une façon de vivre la société et, notamment, d'habiter l'espace.

Le présupposé de cette pastorale, c'est que les paroisses assurent en un lieu un encadrement pastoral à un peuple déjà chrétien. Or, cela n'est plus la réalité et cela change complètement la donne. Ceci sans compter le fait que la manière d'habiter l'espace que l'on peut caractériser comme *civilisation paroissiale*, ne correspond plus non plus à la façon de l'habiter aujourd'hui. Par exemple, des pôles paroissiaux de types différents émergent davantage en milieu urbain que dans les campagnes. En fait et plus profondément, ce qui n'est plus pertinent, c'est la distinction entre pays évangélisés et pays de mission, distinction qui est toujours présente dans les textes de Vatican II et qui était pourtant déjà questionnée par l'ouvrage de 1943, *France, pays de mission ?* De manière générale (il y a des exceptions sur lesquelles il vaut la peine de s'interroger), la *reproduction* des paroisses ne fonctionne plus, ce qui fait beaucoup gémir les anciens paroissiens sur l'absence de 'relève'. C'est évidemment intimement lié à la transformation de la transmission des valeurs, de la foi ...

Devant cette situation, il y a une véritable sidération aussi bien des responsables que des paroissiens. Il y a aussi une énorme énergie qui est dépensée dans des restructurations qui sont presque aussitôt dépassées. Dans ces restructurations, on embauche des chrétiens, rarement très jeunes, dont beaucoup vivent cela comme une obligation de dévouement qui souvent les accable et les épuise et non comme la réponse à une vocation qui les fait grandir en sainteté.

La paroisse étant une institution assez souple, elle a encore quelque chose à donner, mais cela ne peut plus être pensé comme un quadrillage de tout le territoire, ni surtout de façon uniforme. Or, jusqu'à présent, on est resté dans cette logique en agrandissant les paroisses. La civilisation paroissiale ne fait pas partie de l'essence du christianisme. La paroisse est un outil qui doit être repensé, lui aussi, dans une perspective missionnaire. Ainsi que le dit François : « La paroisse n'est pas une structure caduque ; précisément parce qu'elle a une grande plasticité, elle peut prendre des formes très diverses qui demandent la docilité et la créativité missionnaire du pasteur et de la communauté. » (EG 28).

Le défi, c'est d'habiter autrement l'espace ou les espaces car il y a plusieurs types de territoires. Un principe souvent repris par le Pape François me paraît un très bon guide : *Le temps est supérieur à l'espace*. Ce qui relève de processus de croissance est bien plus important que ce qui permet d'occuper, voire de maîtriser l'espace (ou les personnes !). Cela demande une vision polyédrique et non sphérique de l'Église territoriale. Il s'agit aussi de relativiser les stratégies comme stratégies en comptant avec des surprises : « Repérer les charismes qui émergent des profondeurs *spirituelles* de l'Église et de l'humanité sur tel *terrain*. » (p. 131)

Voilà quelques éléments de diagnostic qui convergent à retrouver d'une manière neuve la source que représente l'Évangile du Règne de Dieu.

## II. *Se laisser instruire par la situation actuelle*

Ce point constituera une transition. Je poursuis, ici davantage à ma façon, le diagnostic spirituel du moment présent en me centrant sur une question cruciale, celle de la confiance. C'est elle qui est au cœur de l'Évangile, les mots *confiance* et *foi* sont d'ailleurs quasi synonymes. Theobald en fait la charnière de sa réflexion. C'est à propos de la question vitale de la confiance que se rencontrent (en tout cas, peuvent se rencontrer) la quête la plus profonde des humains, en particulier ceux de notre temps, et ce que propose l'Évangile en sa théogalité même.

1. Dans le contexte de nos sociétés ouest-européennes, la question de la confiance se vit surtout comme une perte de confiance.

Cette perte de confiance, on la trouve chez les personnes qui ont beaucoup de mal parfois à faire confiance en la vie *malgré tout*. Que de jeunes ont du mal à se construire à cause du manque de confiance qu'on leur fait et qu'ils n'osent pas avoir eux-mêmes. Et aussi, mais les deux vont de pair, que d'adultes se trouvent en toutes sortes de formes de *burn out*. Or, la confiance, c'est la clé de tout, c'est le cœur même de la vie. Cette confiance en la valeur de ma vie n'est jamais une simple évidence, elle ne peut venir que d'une parole vraie prononcée par un autre qui sollicite et suscite la confiance (parents, éducateurs ...). C'est précisément à cela que touche la Bonne Nouvelle de Jésus Christ. Il y a un lien étroit entre la foi en lui et la foi, la confiance, en la vie. En négatif, c'est cela aussi que détruit la pédophilie perpétrée par des hommes qui représentent pour les enfants qu'ils agressent, la confiance qu'ils peuvent mettre en Dieu, la source de la vie, pour avancer dans cette vie. C'est pour cela que c'est gravissime.

Cette perte de confiance est aussi collective. C'est le problème le plus crucial de nos sociétés : perte de confiance dans les institutions, dans les dirigeants, dans les médias et plus largement dans la capacité de vivre ensemble avec nos différences, dans la capacité de construire démocratiquement un avenir. Les lieux où cette confiance se tisse, se construit et se reconstruit, ce sont notamment la famille, l'école, les associations de tous ordres, les partis politiques ... et même, oui, des lieux d'Église, même les paroisses ! C'est pourquoi il est tellement important que des disciples-missionnaires, eux-mêmes portés par la confiance que suscite le Christ Jésus, soient présents dans de tels lieux (et pas seulement dans ceux de l'Église).

2. Cette confiance, c'est aussi une réalité qui existe et qui fait vivre pas mal d'hommes et de femmes bien au-delà des cercles chrétiens. Christoph Theobald l'appelle la *foi élémentaire* et il affirme : *Il n'y a pas de vie humaine sans foi*. Si, de nos jours, cette foi élémentaire, qui est peut-être l'élémentaire et le plus nécessaire de la foi, peut manquer, elle anime aussi plus d'existences que nous ne le pensons et le voyons parfois. Elle oriente leur vie dans une confiance dans le don de cette vie (pour le dire autrement, ils accueillent leur vie comme un don dans la confiance que ce don est bon, est une chance) et ce, même s'ils ne nomment pas la source de ce don. Voici ce que m'écrivaient des amis qui venaient de découvrir à la naissance de leur deuxième enfant, Louis, qu'il était trisomique : « Louis est né avec la trisomie 21. Nous l'avons vu en le prenant dans nos bras dans la salle d'accouchement. C'est donc un petit bonhomme un peu différent des autres que nous accueillons dans notre famille, mais qui semble en parfaite santé. Nous sommes évidemment passés par toute une gamme d'émotions durant ces derniers jours, brutes et intenses, qui furent à la fois heureuses et difficiles... Peu à peu nous reprenons pied, entourés de tout un réseau d'accompagnement ... Surtout, nous sommes convaincus que la vie est plus grande que nous, que l'amour traverse et transcende toutes les différences, et qu'elle nous offre ici l'occasion de grandir avec Louis. »

Cette foi élémentaire, Jésus a un doigté extraordinaire pour la reconnaître en ceux qui viennent vers lui (et en qui sans doute des ecclésiastiques chevronnés verraient surtout de la superstition).

A la femme qui souffre d'hémorragies, à la cananéenne, à la pécheresse qui baigne ses pieds de parfum et de larmes, à l'aveugle Bartimée ..., il déclare : *Ta foi t'a sauvé*. Être disciple-missionnaire, c'est participer à ce doigté de Jésus qui reconnaît, admire et conforte cette foi qui sauve. La tentation est souvent présente de juger de haut des démarches modestes, peu conformes à nos standards, mais plus animées que nous ne le croyons par la confiance dans le don immérité de la vie. Peut-on sérieusement affirmer qu'aucune foi élémentaire n'anime des parents qui présentent leur enfant au baptême ou des personnes qui ont fait le choix des se marier ?

3. Un autre aspect de notre situation ouvre sur un possible *kairos* pour la mission. L'exculturation du christianisme s'approfondit. Il y a ainsi actuellement une forte accélération de la perte des repères culturels chrétiens. « Le référentiel catholique s'efface » déclarait à *La Croix* Jérôme Fourquet, un sondeur, auteur de l'ouvrage *L'Archipel français* : « Nous sommes à la veille d'un basculement de grande ampleur du fait du renouvellement générationnel. Les plus âgés encore marqués par l'empreinte du catholicisme, sont progressivement remplacés par des plus jeunes qui ont grandi dans une société déjà fortement déchristianisée. » Sur une génération, c'est très visible. Ainsi, la pratique de sacrements qui fonctionnaient comme des rites de passage ne cesse de diminuer. L'Église n'a plus le monopole de la solennisation des grands moments de l'existence ; d'autres, notamment des commerciaux, le proposent aussi. Un exemple : l'attachement à telle Église où des événements familiaux se sont déroulés est en train de chuter rapidement alors qu'il était encore très fort il y a une quinzaine d'années. Des chrétiens plus âgés disent volontiers à propos des plus jeunes : *ils ne savent plus rien* et ce n'est pas faux. Cela me frappe chez de jeunes belges qui ont eu deux heures de cours de religion durant douze années scolaires et qui, de fait, ne connaissent quasiment rien du christianisme.

Mais tout d'abord, c'est un fait et, ensuite, à regarder ce que cela permet parfois, ce n'est peut-être pas une catastrophe. Cette situation rend possible l'émergence du désir de découvrir un monde qu'on ignore (souvent, celui *des religions*) et dont on soupçonne qu'il recèle des richesses pour vivre. Certes, cela comporte le risque du retraitement, mais c'est aussi une ouverture à laquelle les disciples-missionnaires doivent être présents. Là, on vous interroge, on vous donne la parole à propos de ce que cela signifie être chrétien. Et on l'écoute à neuf.

Mais se situer dans ce *kairos* demande d'avoir perçu le lien étroit qu'il y a entre la quête de confiance et la foi au Christ. Cela nous pousse à aller à...

### **III. ... La source théologique de l'urgence missionnaire**

De façon plus simple, je poserais la question que je vais maintenant aborder ainsi : qu'est-ce qui est en jeu dans cette *affaire chrétienne* et qui doit, de par sa nature même, être ouvert à tous les humains ? On pourrait aussi reprendre la manière dont Theobald la formulait dans un texte sur la transmission : « Comment transmettre la foi au Christ, si nous ne savons plus très bien pourquoi croire en lui ! C'est là, me semble-t-il, l'unique problème et l'unique crise de transmission dont il faut se soucier. » (texte présent dans votre farde).

Je vous propose trois manières d'aborder cette question :

1. D'abord, la foi au Christ est liée à l'extraordinaire doigté de Jésus pour toucher ce qui est humain en nous, et percevoir ainsi l'extraordinaire connivence entre l'Évangile de Dieu et le mystère de notre existence humaine. Repartons d'un regard sur les rencontres de Jésus. Les évangiles sont très largement tissés de ces rencontres au fil du chemin de celui que Bobin appelle *L'homme qui marche*. Et Jésus s'y manifeste extraordinairement hospitalier à quiconque croise sa route. Et cette hospitalité inconditionnelle est vécue et manifestée par lui comme l'accueil et l'hospitalité inconditionnelle de Dieu lui-même. Cette hospitalité n'empêche pas Jésus

d'interpeller, mais toujours à l'intérieur de cet accueil fondamental. Les seuls apparemment exclus de cette hospitalité, ce sont ceux qui s'en excluent eux-mêmes parce qu'ils se considèrent comme la méritant et rejettent dès lors les autres. Les grandes paraboles du chapitre 15 de Luc sont introduites par ce scandale des justes : « Les publicains et les pécheurs s'approchaient tous de lui pour l'écouter. Et les Pharisiens et les scribes murmuraient ; ils disaient : 'Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux !' ». La série des trois paraboles qui suivent manifeste bien que c'est Dieu qui mange avec les publicains et les pécheurs. La manière dont Jésus s'invite chez Zachée est particulièrement représentative de la signification centrale dans le ministère de Jésus de cette hospitalité : « ... 'Zachée, descends vite : il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison.' ... Voyant cela, tous murmuraient ; ils disaient : 'C'est chez un pécheur qu'il est allé loger.' ... Alors Jésus dit à son propos : 'Aujourd'hui, le salut est venu pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu' » (Lc 19).

Le repas du Seigneur qui est au cœur de la vie de l'Église et qui fait l'Église, est ce festin de noces hospitalier où Dieu invite tous les humains : « Allez donc aux places d'où partent les chemins et convoquez à la noce tous ceux que vous trouverez. » (Mt 22, 9). François rappelle cela nettement dans *La joie de l'Évangile* : « L'eucharistie, même si elle constitue la plénitude de la vie sacramentelle, n'est pas un prix destiné aux parfaits, mais un généreux remède et un aliment pour les faibles » (n°47) Lorsque ceux qui suivent Jésus essayent de faire taire l'aveugle Bartimée (Mc 10, 46-52), il leur enjoint : *appelez-le*. Ainsi, les disciples-missionnaires sont envoyés pour transmettre cet appel. Le cœur de la mission et ce qui en fait l'urgence, une urgence qu'on pourrait appeler humanitaire, c'est de manifester à ceux qui restent au bord du chemin que Dieu les considère et les appelle.

## 2. « Malheur à moi si je n'évangélise pas » (1 Co 9, 16)

« Annoncer l'Évangile n'est pas un motif d'orgueil pour moi, c'est une nécessité qui s'impose à moi ». Voilà comment Paul introduit la phrase forte mise en titre. Ce n'est pas Paul l'intellectuel qui parle ici ou plutôt qui crie ici, c'est celui qui, en rencontrant le Christ, a fait une expérience profondément libératrice, celui qui vit désormais de « la glorieuse liberté des enfants de Dieu » (Rm 8, 21). La rencontre du chemin de Damas, c'est le renversement complet de la relation à Dieu que vivait Paul, le pharisien. Lui qui s'efforçait d'observer scrupuleusement la Loi de Moïse pour devenir ainsi juste devant Dieu, l'amour du Crucifié lui est révélé comme inconditionnel. Ce ne sont pas les mérites acquis par l'observance de la Loi qui font vivre et qui sauvent, c'est l'amour inconditionnel d'un Dieu qui, en Jésus, donne la vie en donnant sa vie. Paul aurait pu se trouver parmi les accusateurs de la femme adultère et, dans la rencontre du Christ, il fait la même expérience qu'elle : qu'il ait ou non parfaitement observé la Loi, il n'est pas condamné, il est justifié par l'amour de Dieu manifesté sur la croix. Il pourra dire comme aurait pu le dire la femme : « Il n'y a donc, maintenant, plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus Christ. Car la loi de l'Esprit qui donne la vie en Jésus Christ m'a libéré de la loi du péché et de la mort. » (Rm 8, 1.2)

Si cela vaut pour Paul, cela vaut pour tous les humains et il faut le partager largement à ceux qui se croient exclus, indignes de la bienveillance de Dieu, qui se croient condamnés par Lui, qui ont peur de Dieu. Ce sera le grand combat de Paul pour qu'on n'impose pas aux païens qui deviennent chrétiens d'observer la Loi de Moïse.

## 3. Une foi en la vie garantie par l'engagement de Dieu

La foi élémentaire en la vie est essentielle et elle n'est pas rien car elle est une façon de regarder la vie comme un don (ce qui conduit à une attitude d'émerveillement, de reconnaissance) et aussi

cette foi considère que ce don est foncièrement bon, qu'il ne manquera pas (ce qui conduit à une attitude de confiance). Ce n'est pas rien et d'ailleurs, tout le monde n'aborde pas la vie de cette façon : certain la regardent comme un cadeau empoisonné, d'autres considèrent qu'il faut s'en emparer, s'auto-affirmer, s'imposer.

C'est cette foi qu'on peut rencontrer chez bien des personnes qui ne sont pas chrétiennes, qui est concernée par ce qu'offre le Christ Jésus. Je pense que mes deux points précédents le mettent bien en évidence.

Mais il nous faut creuser la raison pour laquelle il s'agit de proposer la foi au Christ Jésus. Or, il faut bien reconnaître que bien des chrétiens pourraient difficilement répondre à ce pourquoi. « Comment transmettre la foi au Christ, si nous ne savons plus très bien pourquoi croire en lui ! » dit avec beaucoup de pertinence Theobald<sup>1</sup>. Pour percevoir cette raison, il faut d'abord réaliser ceci : Qui peut garantir la bonté et l'inépuisable de ce don *malgré tout* sinon ce que les hommes appellent *Dieu* ? « Dire à quelqu'un que sa vie est une promesse qui sera tenue, le dire même de la vie de chaque être humain, cela est en effet une parole exorbitante, une parole sans *proportion* avec ce que nous éprouvons quotidiennement et ce que peut porter un individu. C'est pour cette raison toute simple qu'il convient de relier cette Bonne Nouvelle et Dieu. Personne ne peut être garant d'une telle promesse de bonté et de béatitude, sinon celui que nous appelons *Dieu* ? » Encore que, parfois, les hommes appellent *Dieu* un être qui est pire par rapport à ce don de la vie que le destin ou qui est le destin ou encore le juge devant lequel on est forcément condamné. Or, Jésus témoigne et incarne par sa façon de saisir l'existence jusque dans la mort, d'un Dieu qui accueille à la fois l'aîné et le prodigue, le païen et le juif dans sa maison, dans son intimité, dans sa propre vie. C'est cela la différence chrétienne, c'est la destinée qu'elle offre à qui que ce soit au-delà de tout, c'est cela le salut. « Jésus ne nous met pas seulement *face à Dieu* comme l'ont fait les prophètes ceux de la Bible ou celui du Coran, etc ; il nous donne accès à Son intimité, à Son intériorité abyssale, puisqu'il y est déjà lui-même. »<sup>2</sup>

Jésus met sa vie en jeu pour rendre crédible cette annonce, cette promesse ; c'est bien ce qui a été révélé à Paul sur le chemin de Damas : la croix est la garantie de cette promesse. Et Jésus effectue cela comme un passeur : il fait passer cela et il ne fait que passer, il s'efface lui-même pour ouvrir à l'autre le chemin de la relation filiale à ce Dieu qu'il appelle Père, *Abba*. Jésus est par excellence médiateur : *Je suis le chemin, la vérité et la vie ; personne ne va vers le Père sans passer par moi.* (Jn 14, 6) Ce que Theobald appelle l'hospitalité ouverte de Jésus « lui permet d'*engendrer* la foi en une vie *réussie*, sans proportion avec notre expérience quotidienne : quoi qu'il arrive, chaque être humain est une histoire sacrée, une promesse évangélique qui sera tenue, au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer ou désirer ».

#### IV. *L'enjeu de la mission : la vie des humains*

Parler de mission et de missionnaire suscite forcément en nous et autour de nous un fort et légitime soupçon de prosélytisme. La liberté est perçue comme pouvant être violentée par la mission. On a raison d'être vigilant là-dessus car historiquement la mission s'est parfois accomplie sans respect de la liberté des destinataires. Joue aussi un souci très fort de tolérance qui est parfois porté très (trop) loin et qui, note Theobald, confronte le discours chrétien sur la mission à une double difficulté : celle de minimiser la liberté d'autrui en comprenant la mission comme appel à entrer dans l'Église ; celle de penser l'altérité de l'autre de manière tellement

---

<sup>1</sup> Ch. THEOBALD, *Transmettre un Évangile de liberté*, Bayard, 2007. Les citations de ce paragraphe proviennent des pages 26 à 28.

<sup>2</sup> Ch. THEOBALD, *Urgences pastorales – Comprendre, partager, réformer*, Ed. Bayard, 2017, p.156.



rigide qu'il semble inutile de lui adresser une parole évangélique. On accepte facilement une juxtaposition pure et simple des convictions ultimes comme si elles ne pouvaient pas, elles, être soumises à débat. En fait, lorsqu'il s'agit de l'annonce de l'Évangile, c'est le souci pour l'être humain et donc pour son accès à une pleine liberté qui doit tout déterminer.

### 1. Un intérêt désintéressé

C'est le souci pour l'être humain qui oriente tout le ministère messianique de Jésus tant dans ses actes que dans ses paroles et c'est lui aussi qui doit orienter toute la mission. C'est ce qu'ouvre en nous comme humanisation inespérée l'accès en Christ à l'intimité de Dieu qui pousse à partager cette ouverture à autrui comme une chance pour sa propre humanisation. Mais cet intérêt pour autrui doit être désintéressé, il ne doit viser que le bien d'autrui. C'est bien ainsi que Jésus manifeste par son hospitalité l'intérêt de Dieu lui-même pour chacun des humains. Ce qui intéresse Jésus, c'est le salut de ceux et celles qu'il rencontre (*le salut est arrivé pour cette maison*), ce n'est pas d'abord d'en faire des disciples même s'il propose comme chemin de vie, de salut donc, d'emprunter le chemin qui est le sien, mais toujours dans la perspective de *sauver sa vie* : « Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile la sauvera » (Mc 8, 34-35).

De la sorte, il apparaît que la liberté n'est pas seulement une modalité de la mission, elle en est le but. L'Évangile s'adresse à la liberté en même temps qu'il la suscite et la fait grandir en la mettant en relation avec la liberté de Dieu. C'est pourquoi aussi le missionnaire n'a pas plus que Jésus à s'immiscer dans la manière dont va se mettre en œuvre chez quelqu'un l'accueil de ce qui a été annoncé. L'accès effectif d'autrui à une foi proprement chrétienne ne relève pas des missionnaires, mais du mystère de la grâce de Dieu et de sa rencontre avec la liberté de telle ou telle personne.

2. *A la lumière du cœur de la foi*, toutes les dimensions d'une vie humaine peuvent être revisitées et éclairées. Qu'il s'agisse du sens des grandes étapes de la vie, en particulier de ses moments charnière où s'opèrent de grands choix ou encore de ces événements qui remettent fortement en question parfois jusque dans les fondements. Qu'il s'agisse de la dimension affective de l'existence, de sa mise en œuvre familiale et aussi politique, sociale économique, écologique ... Le cœur de la foi retentit sur toutes ces réalités et d'ailleurs l'Église propose à leur sujet un enseignement. Mais il est capital que cela se propose et se mette en œuvre à partir du cœur de l'Évangile et non comme un système doctrinal ou moral qui serait intégralement à prendre ou à laisser. La foi ne conduit du reste pas tout le monde à adopter les mêmes attitudes concrètes sur les mêmes questions ou problématiques.

C'est la dynamique missionnaire qui exige à la fois de manifester que l'Évangile peut contribuer à humaniser (c'est cela la sainteté) tous les aspects d'une existence humaine et que c'est à partir de ce cœur de la foi qui est l'ouverture d'une relation filiale avec Dieu, qu'il s'agit de le faire. A cette lumière, tout n'a pas la même importance dans l'édifice doctrinal, liturgique, moral élaboré au long des siècles. Le Pape François insiste beaucoup là-dessus dans *La joie de l'Évangile* : « Une pastorale en terme missionnaire n'est pas obsédée par la transmission désarticulée d'une multitude de doctrines qu'on essaie d'imposer à force d'insister. Quand on assume un objectif pastoral et un style missionnaire, qui réellement arrivent à tous sans exceptions ni exclusions, l'annonce se concentre sur l'essentiel, sur ce qui est plus beau, plus grand, plus attirant et en même temps plus nécessaire. La proposition se simplifie, sans perdre pour cela profondeur et vérité, et devient ainsi plus convaincante et plus lumineuse. » (35) et encore « Quand la prédication est fidèle à l'Évangile, la centralité de certaines vérités se manifeste clairement et il en ressort avec clarté que la prédication morale chrétienne n'est pas une éthique stoïcienne, elle est

plus qu'une ascèse, elle n'est pas une simple philosophie pratique ni un catalogue de péchés et d'erreurs. L'Évangile invite avant tout à répondre au Dieu qui nous aime et qui nous sauve, le reconnaissant dans les autres et sortant de nous-mêmes pour chercher le bien de tous. » (39)

### 3. L'espérance contre toute espérance (Rm 4, 18)

La manière dont Dieu garantit que la promesse de la vie donnée sera tenue, c'est le mystère pascal de Jésus. Le Christ de Dieu accomplit sa mission de salut en descendant jusque dans les abîmes du péché et de la mort où la foi et l'espérance sont ébranlées. Sa propre confiance filiale y est profondément secouée (devant la tombe de Lazare, le cri d'abandon), mais le Père ne l'abandonne pas à la mort, il ne laisse pas son ami voir la corruption (Ps 15), il le relève. Là s'ouvre pour lui et pour nous avec lui, une brèche, un passage dans ce qui pourtant ébranle profondément la foi, même chrétienne, en la vie.

Si la confiance est tellement secouée dans nos sociétés occidentales, c'est notamment parce que le rapport à la mort y est faussé. Nous sommes marqués par une très forte peur de la mort, une énorme difficulté à l'intégrer dans notre façon de saisir l'existence en même temps que fascinés par tout ce qui promet son dépassement, voire son effacement. Nos sociétés n'ont plus rien à proposer comme chemin pour affronter le vieillissement, le handicap, la mort. Elles prétendent plutôt qu'elles vont bientôt les éliminer ou elles font comme si... Mais la peur de ces réalités qui nous limitent nécessairement n'en n'est que plus grande. François Mitterrand évoquait déjà cela en préfaçant un livre sur les soins palliatifs : « Des civilisations avant nous regardaient la mort en face. Elles dessinaient pour la communauté et pour chacun le chemin du passage. Elles donnaient à l'achèvement de la destinée sa richesse et son sens. Jamais peut-être le rapport à la mort n'a été aussi pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes, pressés d'exister, paraissent éluder le mystère. Ils ignorent qu'ils tarissent ainsi le goût de vivre d'une source essentielle ».<sup>3</sup> Cela ne date cependant pas d'aujourd'hui puisque déjà l'auteur de la Lettre aux Hébreux évoquait *ceux qui par peur de la mort passent toute leur vie dans une situation d'esclave* (He 2, 15).

Cette attitude par rapport à la mort et plus largement à la limite, qui marquent forcément la condition humaine, constitue un mensonge qui fausse la possibilité de regarder l'existence comme un don. Dès lors, il s'agit de convoiter, de prendre, d'exploiter, ce qui constitue le cœur du mal et du péché et qui est d'ailleurs déjà ce que suggère le serpent de la Genèse (c'est cette attitude qui est à l'origine du problème écologique). Mais pour l'Évangile du Règne de Dieu, il n'y a pas de fatalité du Mal aussi énigmatique, écrasant et tentant soit-il. Le Christ, par son passage dans la mort et la mort violente de la croix, ouvre une brèche et une espérance là même où nous éprouvons la perte de toute espérance. Cela aussi fait partie de l'annonce missionnaire et combien !

Si l'annonce missionnaire est tellement intimement liée à l'expérience de la foi, c'est parce que cette expérience est celle d'une confiance profonde en la vie comme vie donnée et toujours redonnée. Celui qui l'éprouve ne peut que partager avec d'autres ce qui lui donne de vivre.

---

<sup>3</sup> F. MITTERRAND, *Préface* à M. de HENNEZEL, *La mort intime*, Paris, 1995, p. 9.

## Deuxième exposé

### L'urgence qui découle de l'Évangile lui-même : Une transformation missionnaire de l'Église

« La moisson est abondante... » C'est le point de départ, hier et aussi aujourd'hui, de l'envoi en mission par Jésus. C'est aussi la raison d'être de la mission. Il y a *quelque chose* à partager qui est précieux pour vivre, dans la confiance, une existence digne d'un humain. Et, plus ou moins confusément parfois, cela est attendu - ne pourrait-on même pas dire que c'est surtout cela qui est attendu et désiré par les humains ?-, c'est même parfois, et sans doute plus souvent qu'on ne le pense, déjà vécu par bien des femmes et des hommes tout en demandant à être conforté. De nouveau, l'appel missionnaire ne trouve pas sa source dans des pénuries, mais dans le souci passionné des humains, d'humains qui, certes vivent des pauvretés, mais qui en même temps, sont souvent animés d'une confiance en la vie tout en étant en quête de plus de confiance et de vie.

Si l'Église ne sort pas de l'enclos étroitement ecclésial pour vivre le moment présent comme moment favorable, comme *kairos*, elle manque tout à fait à sa vocation et à sa mission. C'est alors qu'elle perd son identité la plus profonde. Il s'agit pour elle d'être en ce lieu-là, ce combat-là, celui de l'humanisation des humains, celui de leur sanctification (de la participation à la sainteté de Dieu, de leur immense dignité). Si elle ne partage pas le trésor qu'elle porte dans des vases d'argile, elle le perd.

Alors que, d'une certaine façon, tout pousse les Églises d'Europe de l'Ouest à se consacrer à la reproduction ou au maintien de ce qui se défait de plus en plus, le Pape François les invite à une *transformation missionnaire* qui exige de sortir de l'entre soi que constitue souvent ce que M. Bellet appelait, avec respect, la Sainte Boutique. La sortie transforme l'Église en profondeur ; en annonçant l'Évangile, elle le redécouvre comme in-ouï.

Il s'agit alors de se risquer à dessiner ce que Theobald appelle *une figure d'Église ajustée à la mission*. Il suggère pour cela deux lectures que je ne fais qu'évoquer ici. C'est d'abord celle des Actes des Apôtres comme récit d'une Église à la fois en naissance et en sortie. Theobald remarque ceci qui est particulièrement suggestif : « Le site ecclésial où se vit concrètement la vie chrétienne naissante se constitue d'abord sur des chemins, dans des maisons et dans un pays, comme réseau de relations entre personnes... avant de représenter aussi une réalité sociale, un *corps* dira Paul, le corps même du Christ. » (p. 438). L'autre lecture, c'est celle du décret de Vatican II sur l'activité missionnaire de l'Église, *Ad gentes*. Il est écrit en supposant encore, comme tout le concile, la distinction entre Églises de mission et les autres. Chez nous, la lecture de Vatican II a très peu intégré ce que déclare ce décret : « De sa nature l'Église est missionnaire ». C'est à tel point que la vocation des laïcs, appelée à se jouer avant tout dans la sécularité du monde, a été quasi ramenée à l'engagement au service des communautés ecclésiales. Paul VI avait vu cela dès 1975 et l'exprime dans *Evangelii nuntiandi*, texte inspirateur de François. Theobald suggère de faire de ce décret la clé d'interprétation de *Lumen gentium* et *Gaudium et spes*.

Je procéderai en trois étapes en vue de contribuer, avec Theobald, à dessiner cette figure d'Église adaptée à la mission.

## I. Pour une conversion missionnaire

Cette transformation doit viser les personnes et les communautés.

Alors que la situation de pénurie regardée avant tout comme telle, conduit à rechercher souvent péniblement des personnes qui accepteront de prendre la relève pour remplir les cases de l'organigramme paroissial, il s'agit de discerner plutôt les charismes des personnes qui pourront s'épanouir comme disciples-missionnaires. Repérer non des remplaçants pour reproduire, mais des personnes nouvelles susceptibles d'œuvrer à la transformation et au renouvellement interne, d'activer leur sens de l'hospitalité et de la mission, et de susciter leur désir de délibérer ensemble sur leur avenir. Parmi ces charismes à discerner, notre jésuite épingle celui de *sourciers ou de détecteurs de chercheurs de sens*. Cette fécondité charismatique est-elle réellement perçue dans nos communautés et, surtout, est-elle soutenue ?

Il s'agit en même temps d'initier une pédagogie collective pour les communautés comme telles. Le mouvement centripète qui est si souvent le leur doit devenir centrifuge. Il s'agit de s'exposer à autrui et cela commence par l'intérêt réel pour ceux qui viennent vers l'Église à des occasions qui sont souvent des moments charnière de la vie. Je suis frappé du resserrement bureaucratique actuel dans l'accueil de ces démarches (un dossier de mariage qui passe de 4 à 14 pages ! des règles de célébrations édictées avant toute vraie rencontre...). Se déplacer, c'est souvent et d'abord simplement accueillir ce qui anime les hôtes, reconnaître à la manière de Jésus, la foi qui les conduit vers l'Église. La tripartition du travail pastoral en 'liturgie, catéchèse, diaconie' a accentué l'obsession de la reproduction. Surtout, on met peu en évidence ce qui unit ces trois dimensions : la mission messianique telle qu'elle est mise en évidence à la lecture d'Isaïe à la synagogue de Nazareth (Lc 4). L'onction d'Esprit Saint qui fait messie est immédiatement envoi pour offrir les biens messianiques. Et les *tria munera* ne constituent pas trois commissions à tâches, mais trois figures messianiques essentielles, prêtre, prophète et roi, qui concernent autant et plus la mission que l'organisation interne de la communauté ou plutôt qui concernent simultanément les deux.

Cette conversion touche évidemment à la question des ministères trop souvent, elle aussi, abordée à partir des pénuries ou en termes de revendications qui demeurent tournées vers le fonctionnement interne de l'Église. Nous avons besoin d'une véritable nouvelle culture ministérielle qui serve la transformation missionnaire alors que la tentation est grande, et compréhensible, de penser les différents ministères en fonction du maintien et de la reproduction. Il y a déjà de fait, une diversité de ministères dans nos Églises tant en ce qui concerne les ministères ordonnés que ceux qui sont confiés à des laïcs. N'empêche que le ministère presbytéral continue à être pensé comme central tandis que le diaconat est trop souvent vécu comme suppléance de celui-ci, ce qu'il n'est pas du tout en principe. Pourtant, le ministère presbytéral a un rôle décisif à jouer dans le passage d'une pastorale à l'autre, mais les prêtres seront-ils des pivots ou des passeurs ? (citer page 329). En même temps, il s'agit de continuer à inventer de nouveaux ministères au sein d'une nouvelle culture ministérielle. Des ministères de la Parole et de l'hospitalité sont spécialement importants pour une transformation missionnaire. Theobald considère, et je partage tout à fait cela, qu'il est essentiel que tous ces ministres aient une formation commune, ce qui n'empêche pas certaines spécificités.

La conversion missionnaire demande aussi de reconsidérer et, dans bien des cas, reconstituer l'univers sacramental dans lequel il est très difficile d'entrer actuellement. Or, ce qui se joue

là est essentiel puisqu'il s'agit de l'accueil de la vie comme un don gratuit. Pour le dire autrement, c'est l'accès filial à l'intimité de Dieu en relation avec la foi en la vie reçue comme un don. C'est là encore que s'enracine et se nourrit l'appel à la sainteté dont on a trop déconnecté la morale tant individuelle que sociale.

## II. *Une manière de procéder*

Je reprends successivement trois insistances de Theobald qui sont véritablement vitales pour l'Église et tout spécialement aujourd'hui. Elles sont bien plus décisives et fondamentales que toutes les restructurations paroissiales. Ces restructurations sont inévitables, mais elles épuisent les énergies d'autant qu'il n'est pas difficile d'en percevoir les limites. Elles peuvent être porteuses et même porteuses à leur place d'une transformation missionnaire si le devenir des paroisses n'est pas d'abord structurel, mais est animé des trois insistances qui suivent.

### 1. Entendre la Parole de Dieu

Tout commence par la Parole. Tout est créé par la Parole : *Que la lumière soit !* Et la plénitude de ce que Dieu donne aux humains, c'est la Parole faite chair, Jésus. Ce n'est pas seulement le message de Jésus, c'est toute son existence, la manière dont il la saisit avec le silence bouleversant de la croix comme achèvement paradoxal de cette Parole de Vie. C'est là qu'il exprime et donne tout.

Ouvrir à cette Parole de vie, c'est à la fois le début et l'accomplissement de l'annonce, de la démarche missionnaire. Cette Parole, puisqu'elle est la personne même de Jésus, ne se réduit pas à une doctrine ou une morale. Elle est une Parole vive qui se donne dans une histoire, celle de Jésus bien sûr, mais interprétée au sein de l'histoire mouvementée de la relation de Dieu avec un peuple bien concret, bien humain.

C'est pourquoi, pour entendre la Parole de Dieu, il faut lire les Écritures. Ce n'est pas pour rien que le Ressuscité ouvre l'esprit des siens à l'intelligence des Écritures. Ce n'est pas pour rien que Philippe annonce le Christ à l'Éthiopien en se faisant l'interprète d'un extrait du prophète Isaïe.

Lire les Écritures pour y entendre la Parole de Dieu, c'est alors même qu'on lit les signes donnés par Dieu dans les temps anciens, lire les signes des temps que nous vivons. Mais ces deux lectures ne peuvent pas être l'une une lecture d'historien, l'autre une lecture de sociologue, ce sont des lectures qui viennent toucher notre conscience la plus intime et qui se nouent dans ce cœur à cœur avec Dieu qui s'appelle la prière. Ch. Theobald parle à ce propos de *trépied pédagogique*. (ce qu'il propose est très proche de la *Lectio divina*)

*Le premier de ces pieds, c'est donc la lecture des Écritures.* Ce n'est pas rien, ce n'est pas immédiatement accessible, cela demande un véritable travail et un travail guidé (Philippe et l'Éthiopien : « Comprends-tu vraiment ce que tu lis ? Et comment le pourrais-je si je n'ai pas de guide ? » (Ac 8, 30.31)). Alors, on pourrait se demander si c'est bien approprié à une démarche missionnaire. Résolument, je réponds oui. Pourquoi ? Parce que la trame des Écritures Saintes, c'est une histoire extraordinairement humaine où tout ce qui fait l'histoire des hommes dans ses grandeurs et parfois ses terribles faiblesses, est non seulement raconté (on ne voile pas le crime de David ou le reniement de Pierre), mais assumé dans l'Alliance. Le jeu de l'appel exigeant et de la miséricorde inépuisable traverse tout et fait qu'il s'agit d'un grand récit où l'avenir n'est jamais fermé pour toujours et où, quelle que soit notre situation de vie, nous pouvons nous y retrouver comme ce détenu qui avait choisi *David* comme nom

de baptême *parce que*, disait-il *David a tué*. Les Écritures s'expriment dans une diversité de langages dont le principal est le récit. Et ces récits conduisent à relire nos propres histoires. Beaucoup de ces récits, les paraboles en particulier, poussent à se positionner : David et moi, Job et moi, Pierre et moi, quel fils de la parabole suis-je ? Si cela demande un travail sérieux sans lequel on fait dire n'importe quoi à ces textes anciens, vient un moment où comme Claudia, une jeune adulte qui se préparait à la confirmation, on découvre émerveillé : mais c'est de moi que parlent ces textes ! Être missionnaire, c'est notamment ouvrir le Livre avec d'autres et accepter de devenir guide pour d'autres. Ce qui demande d'ouvrir le Livre pour soi-même, d'y consacrer du temps, de l'étude...

*Le deuxième pied, c'est la lecture des signes des temps, de notre temps.* L'Évangile du Règne de Dieu porté par Jésus s'adresse aux hommes et femmes d'aujourd'hui dans les conditions où ils vivent ; il ne s'adresse pas aux membres d'une secte fermée sur elle-même. A la lumière de la foi, nous pouvons interpréter les temps que nous vivons un peu comme nous l'avons fait avec l'aide d'Olivier Servais hier. La foi interprète la réalité et y opère un discernement. Cela permet en même temps de découvrir dans la réalité présente les signes du Royaume de Dieu déjà à l'œuvre et aussi de dénoncer ce qui dans le monde tel qu'il va est destructeur d'humanité. Ce discernement évite aussi bien d'annoncer la foi sur les décombres du monde présent que de se laisser purement et simplement séduire par ce monde tel qu'il va. A Vatican II, la Constitution pastorale *Gaudium et spes* a fait cela, mais, malheureusement, fait remarquer Theobald, sans l'articuler aux Écritures.

*A propos du troisième pied, je cite Theobald :* « Les deux premières pratiques perdraient toute leur pertinence ou se dégraderaient en *recettes*, si elles ne pouvaient pas déjà s'appuyer sur des *dispositions personnelles* ou une *vie spirituelle* qu'elles sont en même temps censées rendre possibles ou affermir » (p. 397). Ici, il s'agit d'éduquer aussi à l'accès à l'intériorité car c'est en ce lieu intime que tout se noue. On peut se demander si beaucoup de communautés chrétiennes, de paroisses notamment, mettent cette éducation dans leurs priorités. C'est pourtant un besoin très ressenti et exprimé par nos contemporains et par rapport auquel des recettes de toutes sortes sont proposées un peu partout. Or, nous avons des trésors pour cela dans notre Tradition. Osons-nous les proposer ? Cette intériorité, cet intime de nous-mêmes, est aussi le lieu de la prière. Au cœur de notre intimité, Celui qui est plus intime à nous-même que nous-même, demande à nous parler. Il s'agit d' « écouter, dans le silence abyssal de Dieu, sa voix, celle qui nous autorise gratuitement, chacun de façon unique, à exister : oui, tu peux aller au bout de ton aventure humains » (p. 403).

Ces trois pratiques, dit encore Theobald, s'articulent dans l'expérience inaugurale et permanente de l'appel de Dieu à la filiation.

## 2. S'entendre mutuellement : apprendre à délibérer et à sentir en Église

La pratique de la synodalité à tous les niveaux de la vie de l'Église est indispensable pour une conversion missionnaire car c'est seulement ainsi que l'on peut écouter l'appel de l'ailleurs tel qu'il est perçu par les uns et les autres. Cette pratique est extrêmement ancienne en même temps qu'elle a été quasi occultée longtemps dans une Église cléricale et pyramidale. Son fondement est dans le baptême qui fait de chaque baptisé un autre Christ, qui comme prophète est doté du sens de la foi commun à tous les fidèles. C'est une insistance constante du Pape François qui met cela en relation étroite avec son appel à une Église en sortie. Il l'a rappelé avec des mots très forts lors de la célébration des cinquante ans du synode des évêques : « Dans l'Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, j'ai souligné que 'le Peuple de Dieu est saint à cause de cette onction que le rend infaillible *in credendo*', ajoutant que 'chaque baptisé, quelle que soit sa fonction dans l'Église et le niveau d'instruction de sa foi, est un

sujet actif de l'évangélisation, et il serait inadéquat de penser à un schéma d'évangélisation utilisé pour des acteurs qualifiés, où le reste du peuple fidèle serait seulement destiné à bénéficier de leurs actions'. Le *sensus fidei* empêche une séparation rigide entre *Ecclesia docens* et *Ecclesia discens*, puisque le Troupeau possède aussi son propre "flair" pour discerner les nouvelles routes que le Seigneur ouvre à l'Église. C'est cette conviction qui m'a guidé lorsque j'ai souhaité que le peuple de Dieu soit consulté dans la préparation du double rendez-vous synodal concernant la famille, comme cela se fait et s'est fait d'habitude par tous les "*Lineamenta*". Il est certain qu'une consultation de ce genre ne pourrait, en aucune façon, suffire pour écouter le *sensus fidei*. Mais comment aurait-il été possible de parler de la famille sans interpellier les familles, en écoutant leurs joies et leurs espérances, leurs douleurs et leurs angoisses? Par les réponses aux deux questionnaires envoyés aux Églises particulières, nous avons eu la possibilité d'écouter au moins quelques-unes d'entre elles concernant les questions qui les touchent de près et sur lesquelles elles ont tant à dire. Une Église synodale est une Église de l'écoute, avec la conscience qu'écouter est plus qu'entendre. C'est une écoute réciproque dans laquelle chacun a quelque chose à apprendre.»

Une telle démarche est d'abord spirituelle puisqu'elle demande de prendre vraiment au sérieux la conviction de foi selon laquelle c'est l'ensemble des baptisés qui est un peuple de prophète doté du sens de la foi. Sa mise en œuvre demande aussi des moyens techniques dont on se prive souvent dans les communautés ecclésiales, ce qui conduit vite au désenchantement de ceux qui participent à des instances en principe délibératives.

### 3. Garder la mémoire des traversées ecclésiales

Sous ce beau titre, Theobald évoque l'importance de la formation. Il y distingue des aspects :

La formation de base, de type catéchétique qui devrait être commune à tous les chrétiens *confirmés*. Il ne peut pas s'agir d'un enseignement, mais d'un apprentissage des deux pratiques qui viennent d'être évoquées. « Dans la mesure, écrit-il, où le *monde de la foi* ne se transmet plus automatiquement, la formation catéchétique des chrétiens, voire leur formation continue, appuyée sur le trépied pédagogique et l'exercices de la délibération, devient une fonction vitale de l'Église. » (p. 421)

Il s'agit aussi de proposer à ceux qui le veulent et le peuvent une formation qui leur permette d'entrer dans la mémoire historique de l'Église. Le christianisme est une tradition et se veut tel : *Faites ceci en mémoire de moi, Je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu*. Tout se joue dans une transmission et sa réception, les deux devant être à la fois fidèles et créatives. Pour entrer dans ce jeu de la Tradition vivante, c'est un fameux atout d'avoir accès à une vraie connaissance de la manière dont cette tradition s'est jouée au long des siècles. L'Église en effet, livre l'Évangile du Règne de Dieu à ses contemporains en ne cessant d'ajuster son annonce et de s'ajuster elle-même à la culture du temps. Un élément très utile de cette approche, c'est d'aider à comprendre que nous sommes devenus des pays de mission ; « Une mémoire historique... permet de relativiser la situation actuelle de nos Églises en Europe et de susciter l'imagination et la créativité nécessaires pour envisager un avenir du christianisme en Europe. C'est d'autant plus nécessaire que nous venons de quitter un très long cycle historique : la chrétienté. » (p. 423)

### **III. Etapes d'une ecclésiogénèse**

Cette notion, Theobald la reprend à Leonardo Boff. Elle a l'avantage de signifier clairement que nous sommes dans une situation telle qu'il ne peut pas simplement s'agir de rénover l'Église, mais d'en susciter une naissance. Bien sûr, il y a une histoire chez nous de l'Église et une

histoire qui laisse des traces précieuses tandis que d'autres le sont moins. C'est pourquoi il importe de connaître cette histoire. Mais en même temps, il y a un effacement peu banal de la mémoire chrétienne et un effacement qui va s'accroître encore. En pas mal de lieux, l'existence ecclésiale se réduit à presque rien. C'est le lieu même de cet effacement, de cette crise, qu'il s'agit de considérer comme le point de départ d'une transformation missionnaire. « La conception génétique de l'Église est (pour nos vieilles Églises) une manière de sortir de la simple reproduction – qui serait devenue inconsciente des enjeux de l'Évangile – pour reparcourir patiemment le chemin du *devenir ecclésial*, en y intégrant dès le départ *l'élément essentiel* qu'est la mission, et donc le devenir *sujet missionnaire* de l'Église. » (p. 457)

Notre auteur propose alors sept étapes qu'il ne s'agit pas de franchir l'une après l'autre, mais qui ont pour ambition d' « aider telle communauté concrète à discerner le 'point' où elle en est sur le *chemin* qui pourrait la conduire d'une 'pastorale de la reproduction' vers une 'pastorale missionnaire'. » (p. 447) Cela, en effet, ne se fera pas d'un coup, ni de façon linéaire alors que nous sommes les héritiers d'une longue histoire qui comporte ses vieillissements mais aussi dont nous avons reçu la foi et qui demeure quand même riche et dont tout n'est pas à jeter, loin de là. D'où l'importance de tels repères ou balises. Ceux-ci doivent être abordés dans la conviction essentielle de la supériorité des processus sur l'organisation de l'espace : le temps est supérieur à l'espace.

## 1. Un espace hospitalier

Ce premier repère ne vous étonnera pas car il est présent depuis le début. C'est l'exigence de garder constamment ouvert un espace hospitalier à tout qui se présente et même ne se présente pas, mais a besoin d'être accueilli. En fait, cela se vit beaucoup dans l'Église (par rapport aux migrants par exemple), mais il y a aussi le sentiment chez certains de ne pas pouvoir être accueillis pour ce qu'ils sont. Je pense aussi à la difficulté de *trouver l'Église*, l'impression, plus ou moins fondée, que c'est une institution difficilement accessible lorsqu'on veut y recourir.

Au-delà de la mise en œuvre concrète, il y a à retrouver et à cultiver la portée profondément spirituelle de cette hospitalité sans condition. Le *sans condition* ne signifie pas que le chemin, exigeant quand même, de la suite du Christ ne sera pas proposé, encore moins édulcoré, mais que la personne sera accueillie telle qu'elle est et avec tout ce qu'elle est. C'est aussi le sens du temps, parfois long, des cheminements, de la diversité des façons de vivre en chrétiens (par exemple, la diversité des couples qui demandent le mariage). C'est aussi la relativisation des règlements au regard de ce qui est en jeu dans l'hospitalité même s'il est utile et nécessaire d'avoir des règlements, mais qui ne peuvent pas devenir l'essentiel d'une rencontre. Cette hospitalité est, à sa place, sacrement de l'hospitalité de Dieu telle que Jésus l'a mise en œuvre aussi bien pour le voleur Zachée que pour le renégat Simon-Pierre et tant d'autres.

Ce n'est pas seulement un repère pour chacun des chrétiens, c'est un repère à propos duquel toute communauté chrétienne doit régulièrement s'interroger, « non seulement, écrit Theobald, en termes d'accueil mais aussi sur l'intérêt désintéressé qu'elle porte à son environnement social, au mal-être de telle personne ou de tel groupe, bref aux lieux où la *foi* en la vie est en jeu ». « Cette interrogation, ajoute-t-il, peut être un tout premier pas vers une *pastorale missionnaire*. » (p. 448)

## 2. La relation à l'Écriture Sainte

J'en ai déjà parlé. Les catholiques ont beaucoup progressé à ce sujet en même temps qu'ils restent souvent à distance. Il existe trop peu de lieux où on se réunit autour d'une table pour goûter ensemble la parole que nous livrent les Écritures. Ce sont pourtant des lieux d'une



extraordinaire fécondité. Ils permettent de découvrir que *le Livre*, la Bible est vraiment le livre de l'Église parce qu'il est le livre de la vie.

A mes yeux, il est capital d'entrer dans le style propre de la Bible avec ses mythes, ses récits fondateurs, ses symboles, ses paraboles tellement présentes dans les évangiles. On est bien loin du langage doctrinal et moral des catéchismes. Il y faut certes un minimum d'appropriation, mais quelle richesse de vie et pour nos vies lorsqu'on a franchi le pas et surtout si on l'a franchi ensemble.

La plus grande partie du langage biblique, spécialement le langage en paraboles, constitue une clé pour ouvrir la porte qui sépare le langage de la foi et notre culture. En ce sens, les paraboles sont un langage missionnaire. Tout d'abord, elles empruntent le chemin de la vie quotidienne et elles y voient en même temps qu'elles y révèlent, les passages de Dieu. Leur langage est celui du respect qui laisse à l'interlocuteur de dénouer librement l'énigme qu'elles constituent. Pourtant, en même temps, ces petits récits pénètrent l'auditeur, ne le laissent pas indifférent, l'invitent à prendre position : le père a-t-il raison de fêter le fils qui revient ? Le patron n'est-il pas injuste en rémunérant au même tarif ceux qui n'ont travaillé qu'une heure et ceux qui ont peiné toute la journée ? Comprendre ici, c'est bien plus que s'être laissé enchanter par l'histoire, c'est se situer en elle, c'est prendre position, c'est même se convertir. Ces paraboles sont des énigmes malgré leur simplicité apparente et l'énigme qu'elles mettent en récit n'est rien moins que l'énigme de la vie. La solution de l'énigme appartient à l'auditeur et elle demeure toujours ouverte. Nous n'avons jamais fini de résoudre ces énigmes et, selon les circonstances de la vie, de nous y situer selon des angles différents. Tantôt nous sommes le fils cadet, tantôt l'aîné. Tantôt, nous nous réjouissons d'être récompensés largement alors que nous avons été embauchés tardivement, tantôt nous ne comprenons plus la logique de cet étrange employeur. En racontant les paraboles, Jésus interroge et, en même temps, il s'interroge. J'aime beaucoup la question qu'il se pose lui-même : « A quoi allons-nous comparer le Royaume de Dieu, ou par quelle parabole allons-nous le représenter ? » (Mc 4, 30). Elle manifeste que Jésus lui-même ne prétend pas disposer d'un savoir définitif sur ce qu'est ce Royaume. Il a annoncé le Royaume, il l'a promis aux pauvres, il en a parlé comme d'une plante qui pousse que le semeur dorme ou soit debout. Les paraboles évoquent un Royaume qui se glisse dans le tissu de nos vies quotidiennes et qui simultanément échappe à nos prises et nous appelle toujours infiniment plus avant. Et quand nous croyons avoir trouvé comment l'acquérir, elles nous délogent en nous rappelant que les publicains et les prostituées nous y précèdent.

C'est l'élément que je voulais ajouter ici par rapport à ce que j'ai déjà dit de la place de l'Écriture Sainte.

### 3. La découverte de personnes nouvelles et de leurs charismes

De ceci aussi, il a déjà été question. C'est un vrai nœud pour le passage de la reproduction à la mission. Et pourtant, cela dans la vie des paroisses que je connais, c'est une vraie difficulté, à tel point que les chrétiens qui font tourner la paroisse croient que ces personnes n'existent pas. Or, ce n'est pas vrai. Evidemment, il ne s'agit pas d'une foule immense et cela n'assurera pas la relève pour que tout se remette à tourner comme autrefois. Mais lorsque certains ont le doigté de repérer de ces personnes, c'est magnifique comme cela les fait grandir dans la foi et inséparablement dans leur humanité. Et c'est aussi bien la personne qui repère que celle qui est repérée qui grandit. Les pasteurs ont une responsabilité importante et souvent décisive pour que cela soit possible, mais c'est en même temps l'affaire de tous.

Ici aussi, cette attention n'a son véritable sens que si elle est une démarche profondément spirituelle. C'est une démarche dans laquelle se joue l'appel que Dieu adresse à chacun. Elle

contribue à révéler à quelqu'un sa vocation. Une Église missionnaire, c'est en effet une Église qui retrouve le sens de l'appel, de la vocation. Cela suppose un immense respect de ce qu'est un tel ou une telle et de l'œuvre de l'Esprit dans sa vie. Il s'agit donc de prendre distance par rapport à une perspective d'embauche en vue de remplir les cases vides d'un organigramme.

#### 4. Des communautés où se vit la synodalité

Cette nécessité a refait fortement surface tout dernièrement, mais c'est un problème latent dans nos Églises. C'est le *cléricalisme ordinaire*. Celui du prêtre qui, de toute façon, décide tout même si on a délibéré autrement. Celui aussi de laïcs qui assument depuis des années certaines responsabilités devenues des chasses gardées.

C'est évidemment aussi le cléricalisme plus insidieux que le Pape François pointe comme une cause majeure des abus dénoncés ces derniers temps. Là, c'est carrément une fausse conception du sacré qui conduit à un exercice pervers de l'autorité qui, plutôt que de susciter la confiance, la foi, la casse à la racine.

Si la délibération dans les communautés ecclésiales a une portée missionnaire, c'est dans la mesure où chacun peut venir amener son expérience d'homme et de chrétien et que cette expérience ouvre le champ de la mission. La mise en œuvre de la synodalité demande en même temps que les différents ministères soient appréciés et respectés dans leur diversité. Cela demande aussi un vrai leadership de celui qui est le pasteur de la communauté.

Récemment, s'est tenu à la faculté théologique de Strasbourg un colloque en vue de repenser la diversité des ministères et fonctions contre le cléricalisme. Mgr Éric de Moulins-Beaufort, archevêque de Reims et nouveau président de la conférence épiscopale, y a développé une réflexion sur la figure du « pasteur ». « *Il n'y a qu'un vrai pasteur, c'est le Christ.* » Il a fustigé les prêtres qui se prenaient eux-mêmes pour le pasteur. Cela passe aussi par la vigilance des « brebis », c'est-à-dire des fidèles, qui ne doivent pas rester dans une attitude soumise ou idolâtre.

#### 5. La dimension corporelle, et donc sacramentelle, de la foi

La mission, c'est avant tout l'annonce d'une Parole. Les Actes des Apôtres racontent la course de la Parole. Mais il faut toujours préciser qu'il s'agit de bien plus qu'un enseignement. Pour les chrétiens, la Parole, c'est une parole faite chair, c'est le Christ lui-même. Et, annoncer cette Parole, ce n'est pas seulement en parler, c'est mettre quelqu'un en contact vivant avec cette Parole faite chair. Lorsque l'annonce de la Parole touche vraiment quelqu'un, elle ne vient pas simplement toucher ses oreilles ou son intelligence, elle vient le toucher tout entier, elle vient le saisir au corps c'est-à-dire dans toute son existence d'être humain.

Cela se donne en particulier dans les sacrements qui sont en quelque sorte la Parole gestuée. Ils sont les gestes mêmes du Christ qui vient nous toucher corporellement pour que nous puissions vivre et inscrire tout ce que nous sommes dans le chemin de vie que le Christ nous propose : l'eau, l'huile, le pain, le vin, la rencontre de l'homme et de la femme, le corps malade, telle personne concrète à qui est confié un ministère pour le corps du Christ qui est l'Église... Tout cet ensemble doit lui aussi être pris dans une dynamique missionnaire. Bien sûr, on ne commence pas par là, mais il importe de manifester que ce qui est annoncé se noue au corps, se joue dans notre corporéité et n'est pas simplement une doctrine et une morale.

Or, la sacramentalité est perçue aujourd'hui comme hermétique même par les chrétiens qui la pratiquent. Il y a là un énorme travail à faire pour que ces signes parlent et touchent réellement

notre humanité et aussi pour qu'ils expriment l'Évangile même à ceux qui les regardent du dehors. J'indique simplement deux pistes :

La première, c'est de rappeler qu'il y a beaucoup plus de gestes sacramentels que les sept sacrements. Il y en a pas mal dans ce qu'on appelle la religion populaire : bénédictions, eau, rameaux, cierges, médailles, vénération de reliques ... Parfois ils sont ambigus et flirtent avec la superstition, mais ils ont leur place notamment pour rappeler que l'Évangile n'est pas une affaire d'intellectuels. Approfondir intellectuellement et spirituellement le sens de l'Évangile n'est pas suffisant. Il faut aussi que corporellement, il prenne place dans nos maisons, dans le temps de nos vies en y consacrant par exemple ensemble un déplacement vers un lieu de pèlerinage. Jésus accepte qu'une femme vienne toucher son vêtement même si, et c'est essentiel, il noue alors un dialogue avec elle. Il touche le lépreux impur et fait de la boue qu'il met sur les yeux de l'aveugle. Habiter de tels gestes avec la parole d'Évangile, c'est un chemin important de la mission.

Autre piste : participer aux sacrements et en particulier à l'Eucharistie, demande une initiation. Cela *fonctionne* au fil du catéchuménat, mais nous l'avons par ailleurs oublié à tel point qu'il n'y a plus que la messe. Or, nous avons besoin de célébrations différentes, plus ouvertes et plus largement accessibles : tel groupe de prière autour du chapelet, un chemin de croix, une veillée...

Bref, il s'agit de manifester et de rendre tangible que l'Évangile se donne dans le corps du Christ et vient nous toucher au corps et unir nos corps à celui du Christ.

## 6. L'ouverture à la dimension universelle de l'Église

L'expérience de l'Église ne peut jamais se limiter à celle d'un groupe où l'on se sent bien. Des groupes de ce type sont essentiels à une Église vraiment missionnaire. On peut y accueillir la Parole à portée de voix les uns des autres, y réagir, y livrer la manière dont on la reçoit et dont elle vient toucher nos vies. Ces groupes peuvent se réunir dans des lieux divers et hors les murs. Ils peuvent avoir une grande souplesse d'horaire, de participation ...

Mais l'annonce de l'Évangile comporte aussi d'offrir de faire une expérience plus universelle, plus catholique, de l'Église. La découverte, la révélation, qu'il n'y a plus le Juif et le païen, l'homme et la femme, l'esclave et l'homme libre, est liée de façon indissociable à la découverte de la relation de filiation que Jésus offre d'avoir avec Dieu lui-même.

L'Église est le lieu où nous pouvons faire cette expérience. En interne dans ces rassemblements qui débordent des frontières de toutes sortes existant entre les humains. Pour bien des jeunes et pour d'autres aussi d'ailleurs, Taizé, Lourdes, les JMJ ... ont été des lieux où l'ouverture à cette catholicité s'est faite concrète et a constitué une véritable annonce de l'Évangile. L'Église peut être aussi un lieu où l'on découvre autrement les personnes de l'extérieur dans un souci de tous les humains, des plus petits d'entre eux surtout et où on peut mettre en œuvre ce souci.

Bref, l'annonce et l'accueil de l'Évangile du Règne de Dieu sont inséparables de l'ouverture à une fraternité universelle et cette ouverture est constitutive d'une Église vraiment missionnaire.

## 7. Admirer le travail de l'Esprit

Cette dernière étape d'une ecclésiogenèse sera aussi ma conclusion. C'est une étape trop souvent négligée voire oubliée et qui est pourtant tellement essentielle car sans elle, le goût d'annoncer l'Évangile devient facilement la fatigue d'une lourde tâche. C'est qu'on ne peut pas garder et entretenir le souffle missionnaire si on ne s'arrête pas comme Jésus le fait avec les

disciples au retour de mission, pour revenir sur l'expérience missionnaire. Y revenir sans doute pour évaluer, mais ce n'est pas cet aspect que je voudrais mettre en évidence en terminant. Y revenir pour contempler l'œuvre de l'Esprit car, je l'ai dit déjà, la transformation missionnaire de l'Église relève fondamentalement d'une démarche spirituelle. C'est en effet l'Esprit qui précède, envoie et accompagne les disciples-missionnaires.

Sans ce retour contemplatif, nous risquons de ne retenir que la fatigue de la mission, que les tensions et même les conflits qu'elle provoque et qu'elle a toujours provoqués (Pierre et Paul). Cette contemplation nous donne d'abord de voir : « Voici que je fais un monde nouveau : il germe déjà, ne le voyez-vous pas ? » (Isaïe 43, 18-19) et aussi ce que j'ai cité plusieurs fois : « Je vous dis : levez les yeux et regardez ; déjà les champs sont blancs pour la moisson » (Jn 4, 35). Et elle nous donne d'exulter avec Jésus en rendant grâce : « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. » (Lc 10, 21).

Paul Scolas

6 décembre 2019